

Un quart d'heure avant la fin d'un monde

**Thomas Agrinier - Aude Ambroggi - Pat Andrea
Axel Cassel - Abraham Hadad - Olivier Long
Julieth Mars-Toussaint - Marlène Mocquet
Michel Pelloille - Raphaëlle Ricol - Ody Saban
Philippe Ségéral - Sylvie Tual - Vladimir Velickovic**

Une exposition durant l'été 2014, inspirée par l'été 1914

Du samedi 28 juin (date anniversaire de l'assassinat du Grand Duc)

Au jeudi 31 juillet et du mardi 26 août au samedi 6 septembre

Galerie Routes

53 rue de Seine 75006 Paris

www.galerie-routes.com



André Sivade (1880 – 1950) La montagne à Perracave été 1914 Huile sur toile 65 x 81 cm

Un quart d'heure avant la fin d'un monde

Par Hervé Courtaigne

Si cette œuvre, achetée « au coup d'œil » voici plus de trente ans, n'a jamais quitté la collection ni son emplacement au mur, ce n'est pas dû seulement à ses emprunts évidents à Cézanne, aux nabis et aux fauves. Certes la scène est charmante, mais ce sont les circonstances qui la rendent troublante.

Voici un artiste né à Nice quelques années seulement après le rattachement à la France, au point que ses œuvres de jeunesse sont signées « Dreio » pour son prénom usuel « Andreio », tout piémontais, suivi d'un « Sivad » sans e final.

Voici un artiste marié à Nello Eminger, une autrichienne, donc ressortissante d'une puissance ennemie.

Enfin voici un artiste loin d'être innocent ou inculte, puisqu'il a suivi des études d'ingénieur.

Et voici ce que peint cet artiste à l'été 1914, été de toutes les tensions, et dont le mois de juillet jouera le rôle de toboggan vers la déclaration de guerre : une scène de sérénité et de paix, sorte de version bourgeoise de luxe calme et volupté.

Que s'est-il passé à ce moment exact où le peintre a choisi et exécuté son sujet ? A-t-il choisi d'ignorer ? A-t-il été inconscient de ce qui pouvait suivre ?

Ou bien a-t-il fait le choix de décrire ce qui lui était cher en fermant délibérément les yeux sur les nuages qui s'amoncellent au-dessus de ce monde qu'il dépeint et qu'il suggère ?

Telles sont les questions que soulève la paix qui émane de l'œuvre, et auxquelles la réponse sur ce ciel bleu, sa montagne rose, sa route jaune, sa jupe longue et son canotier d'insouciance restera mystérieuse.

Hervé Courtaigne
Paris, été 2014



Abraham Hadad - *Le calme avant la tempête 1* - 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm

« L'avenir lui aussi était autrefois meilleur. »

Par Itzhak Goldberg

Un dessin du New-Yorker montre un homme qui arrache l'année 2013 d'un calendrier mural et tombe, à sa surprise, sur 1914, le rideau s'ouvrant sur le passé.

Il faut savoir accepter l'irréversible. L'année 2014 sera celle de la consécration de la Grande Guerre ou ne le sera pas. La machine s'est mise en marche et chaque musée, chaque village de France et de Navarre aura sa version de cette catastrophe à l'échelle du continent. Et ne parlons pas de l'avalanche de livres, d'albums ou de numéros hors-séries que toute revue qui se respecte se sent obligée de proposer à ses lecteurs. C'est ainsi que Le Journal du Dimanche dans l'article intitulé L'Année du tourisme de mémoire affirme que les commémorations du centenaire de la Grande Guerre « devraient amener 30 % de visiteurs en plus sur les champs de bataille ». De même, la commission pour la Mission du Centenaire annonce que « Verdun a raté 2014 mais ne ratera pas 2016 et le 100 ans de l'enfer de Verdun ».

Des dégâts collatéraux positifs ?

Le succès extraordinaire de l'expression « lieux de mémoire » fait qu'à son tour cette formule est devenue un lieu commun. En réalité, la mémoire reste désespérément plate, une inscription sur une plaque, quelques mots gravés qui résument une vie, des vies. Certes, il y a les monuments aux morts, ces stèles familiales qui se répètent dans chaque village, le plus souvent sans aucune invention artistique, et avec lesquelles la mémoire prend de l'épaisseur. Mais ces fameux monuments sont-ils encore des lieux de mémoire ? On est si habitué à leur présence qu'on n'y prête plus attention ; ils sont là, visibles, mais on les ne voit pas, on les aperçoit sans les regarder.

Ces « pièces rapportées » font partie depuis longtemps des meubles, tel un panneau d'indication ou une place idéale pour garer sa voiture quand on passe dans un village inconnu.

Certes, deux fois par an, ces sculptures à comptabiliser les cadavres font face avec fierté aux

cortèges (de plus en plus clairsemés), au florilège des discours, aux bouquets de fleurs, aux sons des fanfares, bref s'animent et justifient leur rôle. Mise en scène bien huilée, toujours répétée, et où la scénographie efficace, les effets théâtraux, sont devenus bien plus importants que le monument lui-même. Sans remettre en question la validité, voire la sincérité de cet accomplissement du devoir de mémoire, on ne peut que s'étonner de l'étrange parfum de nostalgie qui accompagne cette commémoration de la commémoration, cette muséification du passé.

Faut-il croire que la réussite dont jouit l'ère du tourisme commémoratif autour de la 1^{re} Guerre mondiale soit liée à l'image héroïque de cette guerre, la dernière remportée par la France ? Ou encore, ce moment qui marque la séparation définitive d'avec ce que l'écrivain Stephan Zweig nommera *Le Monde d'hier* ? Ce moment serait-il celui où l'histoire se transfigure en patrimoine ?

On l'aura compris, *Un Quart d'heure avant la fin d'un monde* n'est pas, contrairement à ce que son intitulé pourrait indiquer, une exposition sur la guerre. Elle l'est d'autant moins qu'elle refuse la vision répandue selon laquelle il existe des œuvres « prémonitoires », avec ce que l'on peut nommer une « prescience apocalyptique » et dont les explosions spectaculaires de Ludwig Meidner (1884 – 1966) ou d'autres expressionnistes sont l'exemple le plus patent. Certes, l'idée de l'artiste endossant le rôle de pythie contemporaine n'est pas neuve et reste séduisante. Certes encore, on peut admettre çà et là un signe de nervosité et de tension ambiante trouvant leur expression chez les créateurs.

Cependant, il s'agit plutôt d'exceptions, car pour la majorité des artistes « les affaires continuent ». Qu'il s'agisse de ceux qui font partie de l'avant-garde ou de ceux qui amorcent déjà leur retour à l'ordre (André Derain), il est impossible de détecter dans leurs travaux un changement stylistique ou iconographique qui traduirait l'approche de la guerre. Pour paraphraser le philosophe Georges Canguilhem, un signe précurseur est celui dont on ne sait qu'après qu'il est venu avant.

Le tableau choisi ici comme source d'inspiration pour les peintres d'aujourd'hui est presque provocateur par la sérénité qu'il dégage. D'un fauvisme sage, l'artiste met en scène des personnages qui, au cours de leur promenade, font une halte au bord de la route. Ce paysage du midi (un cyprès, des oliviers), ensoleillé (la jeune femme se protège par une ombrelle, objet un peu désuet de nos jours), est peu différent de ceux qu'a déjà introduit l'impressionnisme. Faut-il voir dans ce paysage idyllique une insouciance qui traduit un manque de clairvoyance ou un désengagement social ? Peut-être. Mais plus probablement c'est une œuvre parmi d'autres, à laquelle on ne peut pas attribuer le rôle de sismographe politique. En réalité, l'été 1914, ce Quart d'heure avant la guerre, reste le point d'orgue de la Belle Époque. Pour reprendre Stefan Zweig : « j'en ai rarement vécu de plus luxuriant, de plus beau, je dirai de plus estival. Jour après jour, le ciel resta d'un bleu de soie, l'air était doux sans être étouffant, les prairies parfumées et chaudes, les forêts sombres et touffues avec leur jeune verdure ». L'écrivain aurait-il vu le tableau d'André Sivadé ? Ou, comme c'est souvent le cas, le temps de la jeunesse, surtout quand il est vu à l'aune d'un monde révolu, prend des accents radieux. Comme l'a écrit l'essayiste et l'humoriste allemand Karl Valentin (1882 – 1948) : « l'avenir lui aussi était autrefois meilleur. »

Quoi qu'il en soit, cet été-là, les trains vers les stations balnéaires sont bondés et le 12e Tour de France attire les foules. Aucun signe perceptible à l'horizon, pour l'ensemble de la population, la boucherie de 14-18 reste imprévisible. Une autre planète. Il faut toute la lucidité d'un Romain Rolland pour comprendre très vite que cette guerre sera « le suicide de l'Europe ».

Bien évidemment, même si l'exposition démarre symboliquement le 28 juin, le jour de l'attentat de Sarajevo, personne ne croit que cet événement spectaculaire ait été la véritable raison du déclenchement des hostilités, comme une étincelle sur une barrique de poudre. Il n'en reste pas moins que si la guerre est le résultat d'un enchaînement fatal de décisions, l'illusion d'un possible règlement diplomatique a longtemps duré.

Les artistes qui participent à l'exposition et qui prennent comme point de départ la toile de Sivade vivent dans un monde bien différent - le nôtre. Non pas que ces travaux ne puissent pas rendre un univers en apparence aussi paisible que celui figuré par leurs prédécesseurs. Cependant, qu'il s'agisse de la nature profonde de ces oeuvres mais plus encore de la méfiance du spectateur, incrédule quant à la possibilité de représenter un univers innocent, l'effet de cet ensemble est celui d'une inquiétante étrangeté. Outre l'histoire du XXe siècle et son lot de catastrophes, c'est l'empreinte de la postmodernité qui interdit pratiquement un regard au premier degré sur les artefacts. Depuis un certain temps, en effet, on est, pour citer Nathalie Sarraute, dans L'Ère du soupçon où toute lecture littérale est interdite. Même une œuvre comme La Montagne à Perracave donne lieu à des interprétations étonnantes par les créateurs de nos jours.

Ainsi, les deux baigneurs d'Abraham Hadad, figés dans l'eau, semblent en attente d'un événement troublant, situé hors-champ. Ailleurs, les yeux d'une personne féminine, décentrée, pratiquement poussée en dehors de la toile, trahissent une crainte dont la cause est probablement le nuage de fumée au fond. Pompéi ? Peut-être (Pat Andrea Pompéi IV).

Et quoi dire de ce paysage de désolation de Velickovic, de ces images de guerre traduites par des éléments déchaînés de la nature, par les gris et les noirs qui tourbillonnent ? Des volcans, des paysages en décomposition, des personnages qui fuient, des chemins qui ne mènent nulle part... Tout laisse à penser que, pour la plupart des artistes réunis ici et maintenant, un quart d'heure avant la fin d'un certain monde, on est aussi un quart d'heure après la fin. D'un monde antérieur.

Itzhak Goldberg
Paris, printemps 2014



Vladimir Velickovic - *Gibets* 2012 Huile sur toile 66 x 50 cm

liste des œuvres

André Sivade

La montagne à Perracave Été 1914 Huile sur toile 65 x 81 cm

Thomas Agrinier

Le dernier baiser - 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm

Aude Ambroggi

15 minutes avant la fin d'un monde petit 2014 Pastel sur papier marouflé sur toile 65 x 81 cm

15 minutes avant la fin d'un monde grand 2014 Pastel sur papier marouflé sur toile 213 x 137 cm

Pat Andrea

Pompéi IV 2009 / 2014 Aquarelle et crayon sur papier tendu sur bois 65 x 81 cm

High Sea - 2013 Caséine et huile sur toile 60 x 70 cm

Axel Cassel

Maison et volutes 2011 Bronze 110 cm

Chrysalide du feu 2012 Bois 185 cm

Abraham Hadad

Le calme avant la tempête 1 - 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm

Le calme avant la tempête 2 - 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm

Olivier Long

14 juillet 1914 : End of the Party 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm

Fleurs de Neige 2014 Huile sur toile - 89 x 116 cm

Julieth Mars-Toussaint

Civilisation utopique (Un quart d'heure avant la fin d'un monde à la Martinique) 2014 Huile sur toile - 65 x 81 cm

Marron' 2014 Huile sur toile - 92 x 74 cm

Marlène Mocquet

Cumulus aux pieds 2013 Huile sur toile 40 x 73 cm Photo Thomas Soucek

Michel Pelloille

Un quart d'heure avant la fin d'un monde 1 2014 Huile sur toile - 65 x 81 cm

Un quart d'heure avant la fin d'un monde 2 2014 Huile sur toile - 65 x 81 cm

Un quart d'heure avant la fin d'un monde 3 2014 Huile sur toile - 65 x 81 cm

Raphaëlle Ricol

WHAT? 2013 Acrylique sur toile 46 x 61 cm

ICEBERG 2013 Huile sur toile 46 x 33 cm

Le Diamant 3 2014 Technique mixte sur toile 45 cm

Ody Saban

Au-delà des malédictions et des bénédictions ? 2014 Acrylique et encre de Chine sur toile - 65x 81cm

« *Si les cavaliers de l'apocalypse arrivent, donnez à boire aux chevaux.* » (*Jacques Prévert*) - 2014 -

Acrylique et encre de Chine sur toile 65 x 81 cm

Philippe Ségéral

Chemin 2014 Mine de plomb et encre de Chine sur papier marouflé sur toile 64 x 80 cm

Sylvie Tual

La Candeur 1 2014 Acrylique sur toile - 65 x 81 cm

La Candeur 2 2014 Acrylique sur toile - 65 x 81 cm

La Candeur 3 2014 Acrylique sur toile - 65 x 81 cm

Vladimir Velickovic

Gibets 2012 Huile sur toile 66 x 50 cm

Corbeaux 2012 Huile sur toile 66 x 50 cm

Crochets 1991 Huile sur toile 116 x 89 cm



Thomas Agrinier *Le dernier baiser* - 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm



Aude Ambroggi *15 minutes avant la fin d'un monde petit* 2014 Pastel sur papier maroufflé sur toile 65 x 81 cm



Pat Andrea *Pompéi IV* 2009 / 2014 Aquarelle et crayon sur papier tendu sur bois 65 x 81 cm



Olivier Long *14 juillet 1914 : End of the Party* 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm



Julieth Mars-Toussaint *Civilisation utopique (Un quart d'heure avant la fin d'un monde à la Martinique)* 2014
Huile sur toile 65 x 81 cm



Marlène Mocquet *Cumulus aux pieds* 2013 Technique mixte sur toile 60 x 73 cm



Michel Pelloille *Un quart d'heure avant la fin d'un monde 3* 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm



Raphaëlle Ricol *WHAT?* 2013 Acrylique sur toile 46 x 61 cm



Ody Saban *Au-delà des malédictions et des bénédictions ?* 2014 Acrylique et encre de Chine sur toile 65 x 81cm



Philippe Ségeral *Chemin* 2014 Mine de plomb et encre de Chine sur papier marouflé sur toile 64 x 80 cm



Sylvie Tual *La Candeur 1* 2014 Acrylique sur toile 65 x 81 cm



Axel Cassel *Maison et volutes* 2011 Bronze 110 cm

Prémices, pressentiments, frémissements

Par Françoise Monnin

L'idée est audacieuse : repérer, parmi les meilleurs artistes actuels, ceux dont l'univers, en dépit de sa vitalité exceptionnelle, sublime une inquiétude existentielle. Les artistes réunis ici sont résolument postmodernes. S'ils incarnent nos vertiges, ils nous invitent à les apprivoiser. Poésie et funambulisme à tous les étages.

Thomas Agrinier (né à Lyon en 1976)

« Peindre pour quoi faire ? Pour donner vie, et tant pis si cela peut paraître prétentieux. Pour créer un monde ou, au moins, une autre manière de voir le monde. »

Ancien guitariste et compositeur, branché hip hop et jazz, Thomas Agrinier se consacre désormais entièrement à la peinture, qu'il pratique en autodidacte depuis l'âge de 19 ans. Depuis 2008, il a exposé dans plusieurs galeries à Paris et à Leipzig (Galerie Estace) ainsi qu'au Salon de Montrouge. Nourries de cinéma et d'histoire de l'art, ses toiles stupéfiantes font la part belle au jeu, au rêve, à l'humour, au mouvement, à la vitalité.



Aude Ambroggi – *15 minutes avant la fin d'un monde grand* – 2014 – Pastel sur papier marouflé sur toile – 213 x 137 cm

Aude Ambroggi (née à Nairobi en 1977)

« Les peintres ont déjà tout fait. Seules les interprétations, les narrations sont différentes. En aucun cas je ne me sens nouvelle, surtout pas ! »

Après avoir séjourné en Inde, au Pakistan, au Sri Lanka et au Mexique, Aude Ambroggi a étudié la criminologie puis l'art à Londres (Camberwell et Heatherly School of Art). Installée en Corse et à Paris, elle utilise le pastel pour évoquer la complexité des liens affectifs, la force de la mémoire, le pouvoir du rêve, la réalité de la solitude, l'innocence impossible.



Pat Andrea *High Sea* 2013 Caséine et huile sur toile
60 x 70 cm

Pat Andrea (né à La Haye en 1942)

« Je suis né en Hollande en 1942, en pleine guerre. Mes parents avaient tous les deux fait les beaux-arts. Mon père est devenu un peintre assez connu en Hollande et ma mère a été illustratrice jusqu'à mes huit ans. Je la voyais toujours dessiner à la maison. J'ai ça dans les gènes ! »

Longtemps enseignant à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, ancien élève de l'Académie royale des beaux-arts de La Haye, Pat Andrea est correspondant de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France. Depuis 1977, avec le soutien du critique d'art Jean Clair qui voit en lui un ténor de la « Nouvelle Subjectivité », il expose en Europe et en Amérique Latine, des peintures, des dessins et des bronzes. Leur propos imbrique avec poésie et insolence rêve et réalité.

Axel Cassel (né à Cassel en 1955)

« Souvent, quand on regarde les nuages, on y voit un combat de chiens, de dragons, ou de dames aux formes voluptueuses. J'ai envie de phénomènes comme ceux-là ; de fumées de cheminées perturbées par un mouvement d'air ; de volutes magnifiques qui s'entrelacent avant de disparaître, comme lorsque je fume la pipe. Je veux figer les figures insaisissables qui disparaissent trop rapidement pour qu'on ait les temps de les dessiner. Pas les copier, mais en retenir l'idée. »

Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris après avoir fait des études de droit, Axel Cassel a d'abord réalisé des sculptures en terre, réalisé des performances et des photographies liées à cette terre. Durant ses séjours en Papouasie, en Irian Jaya, à Bali ou au Burkina-Faso, il commence à sculpter le bois et conçoit des bronzes, qui interrogent les formes élémentaires de la Nature, du corps humain et du Cosmos. Notamment défendu en France par les galeries A. Lœb, T. Koralewski et S. Sellem, et à Bruxelles par la galerie F. Lanzenberg, il expose en Europe et au Japon.



Abraham Hadad *Le calme avant la tempête 2* 2014 Huile sur toile 65 x 81 cm

Abraham Hadad (né à Bagdad en 1937)

« La peinture, pour exister davantage, a besoin de simplicité. Cela permet d'aller plus loin. J'élimine tout ce qu'il y a autour de l'essentiel. » Installé en Israël puis en France, A. Hadad a enseigné à l'École nationale supérieure des beaux-arts à Paris. Exposée en Europe et en Israël, sa peinture infiniment subtile et nuancée met en scène des êtres ronds et nus, aux regards fixes et intenses, errant calmement au sein d'espaces indéterminés, fourmillant d'éclats lumineux et de parois mystérieuses. L'innocence, la patience et l'inquiétude de l'Humanité sont ainsi incarnées.

Olivier Long (né à Angers en 1965)

« La nostalgie du futur fait communiquer l'instant présent avec la présence du présent. Car tel est le sujet de cette exposition : comment rejoindre l'attente d'un futur passé - l'imminence d'un avenir d'antan - du point de vue d'un passé que nous n'avons pas vécu mais qui nous hante ? »



Olivier Long *Fleurs de Neige* 2014 Huile sur toile 89 x 116 cm

Ancien élève des beaux-arts de Clermont-Ferrand et de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs à Paris, Olivier Long fut aussi séminariste avant d'exposer, à partir de 1996 (notamment à la Galerie Froment & Putman à Paris). Professeur d'arts plastiques à l'Université Paris I Sorbonne et écrivain, il peint à l'huile des conflits sociaux - et récemment des paysages - en leur donnant des allures irréelles, enchantées, dérangementes et lumineuses, inspirées par l'actualité, l'expérience, et les harmonies chromatiques de la Corse, sa terre d'origine.



Julieth Mars-Toussaint (né à St Pierre, en 1957)

« Me déshabituer de tout ce que j'ai appris, casser l'histoire de l'art et les automatismes, pour essayer de voir autre chose. Courir au plus brut... Je ne cherche pas à aller au bout des choses mais plutôt à l'intérieur des choses. »

Dessinateur pour la publicité et la haute couture jusqu'en 1989, Julieth Mars-Toussaint devient peintre alors et expose notamment à Paris (Galerie Guigon). Vivant entre Berlin, Paris et la Guadeloupe, il conçoit des toiles intensément colorées, nourries d'histoire de l'art classique, d'intuitions visionnaires et de convictions politiques.

Marlène Mocquet (née à Maisons-Alfort en 1979)

« Même si tout est très décidé, très structuré, quand je peins je ne suis qu'à moitié consciente. Je suis happée. Les choses viennent à moi. »

Diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts à Paris en 2006, Marlène Mocquet est défendue par la Galerie Laurent Godin. Éclaboussures et traces : les formes suggérées par la fluidité de la peinture, l'épaisseur des taches et la rondeur de leurs contours sont par elle sublimées. De la matière surgit un graphisme et du graphisme, une présence. Apparaissent des êtres vivants, délicats, mouvants, indéterminés. Voire, miraculeux.



Michel Pelloille - *Un quart d'heure avant la fin d'un monde 2* – 2014 – Huile sur toile - 65 x 81 cm

Michel Pelloille (né à Paris en 1956)

« Mes voyages sont surtout intérieurs. Mais la Corse m'a sauté à la figure. Je devais avoir quatre ans. J'étais un très grand asthmatique, la plupart du temps alité, avec des cauchemars épouvantables. L'asthme développe la sensibilité. Il faut apprendre à respirer, soi-même, seul. »

Depuis ce temps, Michel Pelloille est devenu artiste. Fils d'un jazzman, il a suivi les cours de l'école des beaux-arts de Paris avant de figurer, à 25 ans à peine, dans l'équipe de la Galerie Maeght. Exposant en Europe et au Liban, il a créé en 2000 le groupe La Peau avec T. Soulié, V. Verdeguer et J. Brisse. Gestuelle, flirtant avec la lisière de l'abstraction, sa peinture n'en finit pas d'enchanter la nature et d'en clamer la joyeuse beauté.



Raphaëlle Ricol *ICEBERG* 2013
Huile sur toile 46 x 33 cm

Raphaëlle Ricol (née à Lyon en 1973)

« La forme, c'est le fond qui remonte à la surface » : R. Ricol aime cette phrase de Victor Hugo.

Elle correspond à l'univers mis en œuvre depuis l'enfance par cette portraitiste du vertige et de la vitalité, diplômée de l'ESAG à Paris et longtemps défendue par la Galerie Trafic (Ivry-sur-Seine). Le Centre d'art de l'abbaye d'Auberive lui a consacré une rétrospective en 2013. Les êtres qu'elle incarne semblent retournés. Telles des chaussettes mises en boule, ils sont ramassés, mis à plus que nu, à vif. Et concentrés, résistants, extrêmement physiques. À travers l'espace qui les cerne, ils jettent d'étranges passerelles organiques. Il est ici question de réseaux, de contacts et de métamorphoses.

Ody Saban (née à Istanbul en 1953)

« La catastrophe je la ressens moins comme une menace que comme la condition générale de vie de la grande majorité des humains, au moins depuis les premières cités états. J'ai peint des enfants parce que



Ody Saban - « Si les cavaliers de l'apocalypse arrivent, donnez à boire aux chevaux. » (Jacques Prévert) - 2014 - Acrylique et encre de Chine sur toile 65 x 81 cm

c'est une des rares choses qui vaut la peine d'être vue. Je persiste à croire que j'ai ressenti vis-à-vis des enfants des sentiments d'égalité et de poésie en partie authentiques.»

Intuitive et singulière, férue de surréalisme et de psychanalyse, Ody Saban jongle avec l'inconscient. Ancienne élève des beaux-arts de Haïfa (Israël), elle a vécu aux États-Unis puis animé les premiers ateliers pour enfants du Centre Pompidou. Repérée par les musées d'art brut, singulier ou fantastique, elle expose dans le monde entier des toiles inclassables, couvertes d'arabesques inspirées aussi par l'iconographie orientale ancienne.

Philippe Ségéral (né à Brive en 1954)

« Les mythes disent ce qu'il y a tout ça : les arbres et les bêtes, la mer, la mort, les femmes, la lumière, le sang... Et qu'il en est quelque chose : les mythes maintiennent dans notre regard, avec une douce mais invincible obstination, la possibilité du sens et de la vérité. Les quelques histoires que j'interroge en les représentant (après beaucoup d'autres) viennent pour l'essentiel de l'Antiquité classique, le trésor inépuisable, et ce sont celles que le spectacle du monde ramène dans mon esprit avec le plus d'insistance. Probablement parce qu'elles parlent de ce qui nous travaille plus particulièrement, à l'heure qu'il est, où il se trouve que je suis vivant. »

Exposant ses dessins depuis 1982 dans toute l'Europe (à Paris à la Galerie Claude Bernard notamment) et Prix du Salon de Montrouge en 1983, P. Ségéral est fameux pour ses grands fusains consacrés aux mythes et aussi aux paysages, aux volcans jamais endormis et aux chemins toujours infinis en particulier.

Sylvie Tual (née à Épernay en 1961)

« Mes peintures sont des bornes. Ces repères posés en temps de paix, ponctuent les territoires défrichés, les chemins parcourus et les croisements traversés le reste du temps. Ces prises de vue sont le butin de mes conquêtes. Ces espaces cadrés retiennent et organisent ce qui est le plus précieux pour que je puisse avancer, encore. »

Formée aux ateliers des beaux-arts de la ville de Paris, S. Tual expose depuis 1998, notamment au Salon des Réalités Nouvelles, où elle a reçu les prix Marin (2000), AREA (2009) et Artension (2011) ; ainsi qu'à la Galerie Routes. Transfigurant les toiles de maîtres anciens, les paysages naturels ou encore le quotidien de l'atelier, en aventures hautement solaires, subtiles et mystiques, sa peinture gestuelle, inspirée par les arts martiaux qu'elle pratique, dilate et rend miscible la définition de la Figuration et celle de l'Abstraction.



Sylvie Tual *La Candeur 3* 2014 Acrylique sur toile 65 x 81 cm



Vladimir Velickovic - *Corbeaux* 2012
Huile sur toile 66 x 50 cm

Vladimir Velickovic (né à Belgrade en 1935)
« L'histoire se répète. En particulier dans les territoires d'où je viens. Les premières images que j'ai vues, juste après la guerre, sont restées gravées en moi et ont joué un rôle essentiel dans mon orientation. Ce sont les bases sur lesquelles je me suis construit et c'était des reportages de guerre. Aujourd'hui l'information qui nous parvient est énorme et je constate que l'homme continue de faire ce qu'il ne peut pas s'empêcher de faire à l'homme. Violence, agressivité, destruction. Quand ça se calme dans un endroit, ça explose dans l'autre. Nous sommes les témoins permanents d'une horreur, comme dit l'écrivain Bernard Noël, que le mot horreur ne suffit pas à désigner.» Diplômé de l'école d'architecture de Belgrade, Vladimir Velickovic devient un peintre fameux en France dès 1965, date à laquelle il remporte le Prix de la Biennale de Paris. Cinq ans plus tard, le Musée d'art moderne de la même ville lui consacre une rétrospective. Représentant la Yougoslavie lors de la Biennale de Venise en 1972, il expose depuis dans le monde entier, notamment à Londres (Marlborough Gallery) et à Paris (Galerie S. Sellem). Après avoir enseigné à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, membre de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France, il peint toujours des corps et des espaces, tourmentés et sidérants.

La Galerie Routes tient à remercier

Maquette et mise en pages

Galerie Routes

Max Fletcher

Françoise Monnin

Textes

Hervé Courtaigne

Itzhak Goldberg

Françoise Monnin

Crédits photographiques

Bertrand Rieger

Thomas Soucek (Photo Marlène Mocquet)

Achevé d'imprimer en juin 2014 en Europe
pour le compte des éditions lelivredart

Dépot légal juin 2014